

CHRISTIANISME et INVASIONS

I- CHRISTIANISME

Il y avait deux siècles environ que les Gaules vaincues reposaient en paix à l'ombre des aigles romaines ; le Morvan lui-même, dépeuplé, presque désert, s'était depuis longtemps soumis à l'empire des Césars, lorsque commença à poindre l'aurore d'une ère nouvelle. Le moment fixé par la Providence pour dissiper les ténèbres de l'idolâtrie qui, depuis tant de siècles, enveloppaient nos montagnes, arriva enfin. Déjà Rome et l'Italie étaient pleines de chrétiens ; déjà Arles s'était réveillée à la voix puissante de Trophime ; Lyon lui-même comptait par milliers les adorateurs du Christ ; mais Autun et tous les pays de sa dépendance avaient à peine entendu parler du christianisme et des vertus sublimes qu'il sait inspirer. Tout à coup, au loin rivage, on voit aborder de nouveaux apôtres ; ce sont Andoche, Bénigne, Andéol et Thyirse, tous quatre disciples de Saint-Polycarpe, tous quatre pleins de zèle et de charité, de dévouement et de courage.

A peine ont-ils posé le pied sur le sol de la Gaule, qu'ils se mettent à l'oeuvre et prêchent l'Evangile sur les bords du Rhône, où l'un d'eux, Andéol, fixe le siège de son apostolat. Quant à Andoche, Bénigne et Thyirse, n'écoulant que l'ardeur du zèle qui les presse, ils s'avancent plus avant dans les terres, parcourent les pays riverains de la Saône, en annonçant la bonne nouvelle, et arrivent enfin à Autun.

D'Autun, où ils avaient fait briller le flambeau de la foi chrétienne, nos trois ouvriers évangéliques, poussés par le désir de porter plus loin la lumière du salut, marchent à de nouvelles conquêtes ; tandis que Bénigne se rend à Dijon, Andoche et Thyirse, son diacre fidèle, à la prière de Fauste, noble sénateur de la ville d'Autun, se dirigent vers Saulieu, dont il était seigneur. Arrivés dans cette petite ville, tout enorgueillie de son fameux temple du Soleil, nos deux héros chrétiens se mettent aussitôt à prêcher l'Evangile, et, à leur voix, une multitude d'idolâtres renoncent à l'erreur et demandent le baptême. Les prêtres païens, menacés de voir leurs idoles abandonnées, en conçoivent un naturel ombrage. Ameutant donc la populace, qu'ils soulèvent par la crainte de la colère des dieux, ils excitent contre Andoche et Thyirse une sédition formidable, dans laquelle ils enveloppent aussi Félix, honnête marchand, qui les avait reçus dans sa maison.

Saisis par une troupe de forcenés, ces hommes vertueux, dont tout le crime était d'avoir voulu éclairer de misérables aveugles, sont abreuvés

d'outrages, traînés par les rues et déchirés à grands coups de verges et de cordes nouées. Puis, les membres en lambeaux et les mains attachées par derrière, ils sont suspendus en l'air pendant toute une journée, afin d'épouvanter, par la vue de ces tourments, ceux qui seraient tentés d'abandonner le culte des dieux du pays. Comme ils vivaient encore lorsqu'on les descendit, on appliqua sur leurs membres meurtris des charbons ardents, et les bourreaux les achevèrent à coups de leviers, le 24 septembre 178 ou 179. Alors les fidèles, qu'ils avaient si douloureusement enfantés à Jésus-Christ, recueillirent leurs restes mortels et les inhumèrent, dans l'endroit de leur supplice, sous la direction de Fauste, leur seigneur, accouru d'Autun tout exprès. Une chapelle ayant été construite sur le lieu où reposaient leurs corps, il s'y fit, dans la suite, un concours considérable de pèlerins. Les aumônes qu'on y déposait devinrent si abondantes, qu'on songea, au sixième siècle, à y élever une abbaye pour les moines chargés de veiller sur le tombeau des martyrs. Ce monastère fut sécularisé vers l'an 1127.

Le sang des glorieux apôtres du Morvan fut, pour la contrée, une semence féconde de chrétiens. Néanmoins, le paganisme, bien qu'agonisant au 4e siècle, dans toutes les Gaules, conservait encore, dans nos montagnes, des sanctuaires vénérés et des sectateurs extrêmement entêtés de ses dogmes superstitieux. Mais nulle part le culte des idoles n'était plus enraciné et plus fort qu'au Beuvray.

Au temps du paganisme, cette montagne, si elle ne fut pas le siège de l'antique Bibracte, était au moins le sanctuaire des dieux de la Gaule ; là, au sein des forêts et du silence, devaient avoir lieu les assemblées les plus solennelles et les cérémonies les plus pompeuses de la religion. C'est sur son vaste plateau, souvent enveloppé de la foudre et des éclairs, que devaient se rendre les Eduens, tantôt pour adorer l'Être suprême, entendre prêcher la haute morale ou la profonde philosophie de leurs pontifes ; tantôt pour discuter, dans les assemblées politiques du printemps ou de l'automne, ou dans quelque autre grande occasion, les intérêts publics les plus graves. Il dut être même, pour la Celtique, ce qu'était pour Rome le Capitole, une sorte de forteresse où les femmes, les enfants et les vieillards trouvaient un asile sûr en cas d'invasion.

Sous les Romains, son plateau reçut les cohortes chargées de tenir en échec les tribus insoumises du Morvan ; les dieux de la Grèce et de Rome y reçurent des hommages. Flore, Maïa, l'une déesse des fleurs et l'autre déesse de la jeunesse, Mercure, le dieu des Marchands, et jusqu'à l'impudique Vénus, y eurent leurs autels.

La jeunesse gauloise, bientôt corrompue par les doctrines d'une religion licencieuse, s'y rendait en foule dans les beaux jours du printemps pour célébrer les fêtes de ces divinités impures. Ainsi se formèrent ces concours périodiques qui amenèrent si longtemps, au sommet de la montagne sainte du Morvan, une foule immense de peuple. Les voies indestructibles que, dans leurs moments de loisir, les soldats romains avaient construites le long de ses flancs, en favorisaient d'ailleurs l'accès.

Telle était, sous le rapport religieux, la situation des choses au Beuvray, lorsque Saint-Martin, ce glorieux apôtre des Gaules, cet athlète si redoutable au culte des faux dieux, fit, en 376, son entrée dans Augustodunum. Simplicius, connu lui-même par son zèle contre le culte des idoles, en était évêque. Ce vertueux pontife, malgré ses constants efforts, n'était pas encore parvenu à purger tout son diocèse des restes du paganisme, tant il y avait jeté de profondes racines ! On sait que sous les murs mêmes d'Augustodunum il existait alors un temple fameux que Martin entreprit de démolir, et un chêne sacré qu'il renversa au grand péril de sa vie. Sur l'emplacement de ce dernier, on éleva d'abord une chapelle, puis une vaste abbaye qui porta, jusqu'à nos jours, le nom du saint évêque de Tours. Après cette périlleuse victoire, remportée sur ce puissant foyer de l'erreur, le pieux prélat pouvait-il laisser debout, au sommet du Beuvray, qui se dressait devant lui, les autels et les statues des dieux du paganisme ? L'aspect sombre de la montagne, la réputation de cruauté des peuples des environs, rien ne peut l'arrêter. Il prend donc son humble monture, et, vêtu d'une longue tunique et d'un manteau noir en tissu de poil, il s'avance vers ce nouveau champ de bataille sans autre escorte que quelques guides, sans autres armes que la prière et sa confiance en Dieu.

Que se passa-t-il sur la montagne ? On croit que là il faillit être lapidé par des païens ameutés, et qu'il n'échappa à la mort que par miracle. Tout porte à penser, en effet, que le Beuvray est l'un des deux endroits de l'Autunois où sa vie courut les plus grands dangers. Sa présence y était attestée jadis par un ancien oratoire élevé en son honneur, et par une fontaine pour laquelle les fidèles des environs professent une grande dévotion. Il se faisait autrefois, aux deux fêtes du saint, un grand concours à cet oratoire, que desservait un moine du prieuré de Saint-Symphorien d'Autun, dont les religieux reconnaissaient Saint-Martin comme leur père.

Le pieux évêque, après avoir accompli sa sainte, mais dangereuse mission au Beuvray, en descendit par l'autre versant. Le grand nombre d'abbayes, de prieurés, d'églises et de chapelles placés sous son invocation, en Morvan, sont peut-être un autre témoignage de la visite de cet illustre thaumaturge des Gaules dans nos montagnes. Quelque temps après, en 417, le pays fut traversé, du nord au sud, par Saint-Amâtre, évêque d'Auxerre ; il se rendait à Autun pour solliciter du gouverneur l'admission du comte Germain dans son clergé. Au sein des forêts, entre Quarré-les-Tombes et Saint-Brisson, il rencontra de pauvres bûcherons qui, l'ayant reconnu pour évêque au petit reliquaire qu'il portait à son cou, coururent se jeter à ses pieds, le priant de les bénir et de guérir un des leurs que le ciel, disaient-ils, avait justement puni. Le pieux prélat se rendit à leurs vœux et obtint de Dieu le miracle qu'ils demandaient. Ils en furent si reconnaissants, qu'ils se mirent à réparer les chemins par où il devait passer et voulurent lui servir d'escorte.

Un peu plus loin, l'évêque vit accourir un noble citoyen, d'Alise, Soffronius, poursuivant, avec ses gens, des voleurs qui avaient enlevé son argenterie. Ces coupables étaient-ils des habitants du Morvan ? On l'ignore. Seulement la direction qu'ils avaient prise porte à le croire. Quoi qu'il

en soit, déjà Soffronius les avait atteints et s'apprêtait à tirer une rude vengeance du crime, lorsque Amâtre implora le salut des ravisseurs ; il fit tant par sa charité et l'autorité de sa parole, que le seigneur mandubien se contenta qu'ils jurassent sur le tombeau de Saint-Andoche qu'ils changeraient de vie.

II- INVASIONS SUCCESSIVES

Cependant la puissance des maîtres du monde commençait à s'affaiblir. Tant que Rome eut des ennemis à combattre et des provinces à conquérir, elle fut grande, forte et invincible ; maîtresse de l'univers, elle s'endormit dans une vie molle et voluptueuse. Tandis que le courage de ses enfants s'énervait dans les douceurs d'une paix plus funeste pour elle qu'une guerre malheureuse, la division des chefs préparait sa ruine et amenait la chute d'une grandeur acquise par des travaux immenses. L'empire, après de si glorieuses victoires, de si magnifiques conquêtes, chancelait sur sa base, déjà même il croulait de toutes parts.

Enhardis par ce funeste état de choses, les barbares qui, jusque-là, n'avaient tenté que quelques incursions, plus ou moins heureuses, dans les Gaules, d'où ils avaient été, à chaque fois, rejetés dans les forêts de la Germanie, reprennent courage. Ils se réunissent donc en foule, s'acheminent vers cette Gaule, objet de leur convoitise, et forcent de nouveau les frontières de l'empire. Cette multitude innombrable, composée d'Alains, de Burgondes, de Gépides, de Goths, de Suèves et de Vandales, passa le Rhin, du côté de Mayence, le dernier jour de l'année 406, et se mit à ravager le pays, qu'elle parcourut en tous sens.

Les Burgondes, pacifiques, s'établissent entre le Jura et la Saône. Leur chef, dont l'ambition croissait à mesure que l'empire s'affaiblissait, résolut de reculer les limites de son petit royaume. Autun tomba bientôt en son pouvoir ; le Morvan, ainsi que les autres pays de la dépendance de cette antique cité, fut alors compris dans ce premier royaume de Bourgogne.

Jaloux de partager une proie dévolue aux barbares, les Francs eux-mêmes, qui avaient déjà fait plusieurs tentatives sur les provinces gauloises de l'empire, s'avancent de leur côté et poussent leurs conquêtes jusqu'aux montagnes du Morvan. L'Yonne, la principale rivière de cette contrée, limita naturellement les possessions des deux peuples. De cette époque, qui était l'an 427, notre pays fit partie de deux royaumes, sans cesser, pour cela, de rester sous la juridiction spirituelle des évêques d'Autun.

Pendant 66 ans, les choses en restèrent là. Mais "pour ce que les Bourguignons et les François estoient, chacun en sa conquête, seigneurs souverains, ne reconnaissant rien de l'un de l'autre, fut avisé que la part du diocèse d'Ostun demeurée à la conquête des François, auroit un évêque

et diocèse à part, et fust établi un siège épiscopal à Nevers, qui ne fut pas attribué à la province de Lyon, parce que cette ville estoit aux Bourguignons, mais... à la province de Sens, qui estoit aux François". Dès lors, la rivière d'Yonne sépara les deux nations au spirituel comme au temporel.

Dans le cours de ces divers événements, le Morvan fut visité par Saint-Germain, évêque d'Auxerre, prélat le plus célèbre des Gaules après Saint-Martin. Le grand nombre d'églises, placées sous son invocation, montre que son culte était tout aussi répandu dans nos campagnes que celui du pieux évêque de Tours. On trouvait, presque de lieue en lieue, des églises qui lui étaient dédiées et que la dévotion à ce saint évêque était si grande, qu'on y entretenait, le jour et la nuit, des lampes ardentes en son honneur. A la mort de Saint-Germain, survenue lors de son retour d'Italie pour la Gaule, le clergé d'Auxerre partit et s'avança jusqu'au pied des Alpes, pour recevoir son corps et le conduire dans sa ville épiscopale, où il avait voulu être inhumé. Lorsque le funèbre cortège traversa le Morvan, au chant des psaumes, on vit les populations se lever en masse et accourir avec leurs prêtres, sur son passage, pour donner aux restes mortels d'un si grand évêque le témoignage d'une vénération bien méritée. Les flambeaux et les torches allumées autour du char funèbre étaient si nombreux, que la lumière s'en faisait remarquer en plein jour (448).

Parmi la foule qui accompagnait le saint corps, on remarquait quatre pieuses vierges italiennes qui, par dévotion, ne voulurent plus s'en séparer. Magnance, l'une d'elles, soit fatigue, soit épuisement ou toute autre cause, tomba malade dans la traversée du Morvan et y mourut. Elle fut enterrée sur le bord même de la voie d'Agrippa, non loin de l'antique village de Cordois, et resta oubliée pendant plus de deux siècles. Mais enfin ses reliques, ayant été miraculeusement découvertes, elles furent transférées dans l'église, où il se fit un si grand concours de fidèles, que le pays quitta son nom et prit celui de la vertueuse étrangère. Dès lors, le Morvan compta un saint de plus.

Quatre ans après, tandis que les Burgondes et les Francs, en paix entre eux, jouissaient sans trouble de leurs conquêtes respectives, un horrible fléau vint fondre sur le pays, à peine remis des maux que l'invasion de tant de barbares lui avait causés. Les Huns, nation cruelle et sanguinaire, sortie de la Tartarie, ayant à leur tête le terrible Attila, surnommé le "Fléau de Dieu", se portèrent sur les Gaules comme un torrent dévastateur, après avoir fait trembler Théodose sur son trône d'Orient.

Ces barbares écrasèrent sans peine l'armée burgonde qui tenta de s'opposer à leur passage sur le Rhin, et pénétrèrent, au nombre de cinq cent mille combattants, jusqu'au coeur du pays, en laissant derrière eux une longue traînée de feu et de sang. Le Morvan aurait été traversé par ces hordes sauvages, qui ne le traitèrent pas mieux que les pays qu'elles avaient déjà parcourus. Quelques détachements, las de suivre ce chef aventureux, se seraient fixés dans nos montagnes.

Près d'un siècle s'était déjà écoulé depuis la défaite d'Attila dans le Cantal, lorsque mourut Godomar, dernier prince de la maison de Bourgogne, assiégé et pris dans Autun, où il s'était réfugié. En lui finit ce fameux royaume de la première Bourgogne, après une durée de cent vingt ans, sous quatre générations de rois. Le Morvan et les autres pays de sa dépendance passèrent alors au pouvoir des rois francs.

III- PROGRES de la RELIGION CHRETIENNE

Au milieu de ces agitations, de ces bouleversements, qui troublèrent la patrie et changèrent la face des choses, la religion du Christ ne laissa pas de répandre au loin ses rayons bienfaisants. Dès la fin du 5e siècle, toute la France, à peu d'exceptions près, était chrétienne. Elle avait appelé à elle les barbares, qui entendirent sa voix, embrassèrent ses dogmes consolants, sa morale sublime, et lui montrèrent, dans la suite, une soumission vraiment filiale.

Placée sur le trône par les rois burgondes, puis, avec plus d'éclat, par les rois francs dans la personne du grand Clovis, cette religion de charité, qui avait désarmé des peuples jusque là féroces, et les avait amenés à des sentiments doux et humains, rayonnait de cette gloire pure qu'elle tire de son essence divine. Elle donnait, de toutes parts, de fréquents exemples de ces vertus sublimes et héroïques qu'elle seule peut inspirer. Les grands comme le peuple l'aimaient et se soumettaient avec bonheur à ses sages prescriptions. On ne s'en tenait pas là ; chacun voulait apporter son tribut à l'édifice spirituel, qui répandait un éclat si pur sur la France entière. Les riches payaient de leur fortune, le peuple de sa personne. C'est ainsi que s'élevèrent, de tous côtés, des monastères où le puissant et le faible, indistinctement, se retiraient pour se dérober au monde et rivaliser ensuite de piété et de ferveur.

Le Morvan, au milieu de cet élan général, ne resta point en arrière. On vit s'élever, dans ses montagnes, les abbayes de Saint-Péreuse, de Saint-Andoche de Saulieu. La première fut bâtie sur le tombeau du saint martyr de ce nom, que l'on peut mettre au nombre des apôtres du pays, et dont un village rappelle encore le souvenir.

Dans le siècle suivant, les forêts du Morvan donnèrent asile à un autre serviteur de Dieu, qui vint y chercher aussi un refuge contre ce qu'il appelait les dissipations du cloître ; c'est Saint-Médéric ou Merri, quatrième abbé de Saint-Martin d'Autun. Un jour, il sortit secrètement de son monastère, et prit la route du Morvan, qui se montrait sombre et solitaire vers l'ouest. Il erra plusieurs jours aux sommets des montagnes les plus âpres, les plus sauvages. Il parcourut les vallées les plus profondes, les plus solitaires, celles où la voix du torrent et le cri des bêtes fauves seuls se faisaient entendre, et finit par se fixer dans un lieu entouré de rochers et de précipices, nommé depuis Cellule-de-Saint-Merri, aujourd'hui la Celle-lès-Autun.

Ses moines, désolés, le cherchèrent longtemps sans découvrir le lieu de sa retraite. Enfin, soit par la vertu d'en haut, soit par l'effet d'un heureux hasard, ils connurent la direction qu'il avait prise, et bientôt l'endroit même où il s'était retiré. Ils sortent donc de leur monastère pleins de joie, accourent auprès de lui. Après d'instantes prières et de pressantes sollicitations, ils durent néanmoins se résoudre à reprendre seuls le chemin de la ville, et ils rentrèrent dans leur monastère aussi tristes qu'ils en étaient sortis joyeux. Quelques temps après, ils firent de nouvelles tentatives ; mais toujours ils trouvèrent l'homme de Dieu aussi ferme que le rocher qui lui avait ouvert ses flancs. Désespérant donc de vaincre par eux-mêmes sa résolution et de triompher de son amour pour la solitude, ils s'adressèrent à Hermenaire, prélat d'une haute piété. Ils le conjurèrent d'user de son autorité et de ramener le saint abbé au milieu d'eux par quelque moyen que ce fût. L'évêque écouta avec bonté leurs supplications et se rendit lui-même dans la solitude de Merri. Il trouva le saint homme livré à une profonde méditation. Merri refusa de revenir, en prétextant son indignité et le besoin de travailler à sa propre sanctification. Alors l'évêque le menaça d'excommunication s'il n'obéissait à ses ordres. L'humble abbé se soumit et reprit, avec le prélat, la route d'Autun, non sans un amer regret de se voir arracher à des lieux où il avait trouvé tant de calme et goûté tant de bonheur.

Merri, après avoir édifié encore pendant quelques années les bons moines de Saint-Martin, se retira à Paris, où il mourut, vers l'an 700, dans une grande réputation de vertu et de sainteté. Sa solitude du Morvan acquit une grande célébrité. La cellule, témoin des austérités de sa vie et de la ferveur de ses prières, fut changée en une chapelle, que visitèrent pendant longtemps de nombreux pèlerins. C'est actuellement une des paroisses du doyenné de Lucenay-l'Evêque.

IV- NOUVELLES INVASIONS

Cependant, des jours si heureux, si prospères pour l'Eglise de France et pour l'Etat, vont bientôt disparaître. Des invasions et des guerres de toutes sortes troubleront, pendant plus de cent ans, le bonheur et la paix publics. Le Morvan, enveloppé dans le malheur commun, verra de nouveaux barbares couvrir ses montagnes, inonder ses vallées. Ses paisibles échos retentiront longtemps du bruit des armes et du cri des guerriers. Déjà, en effet, l'horizon se grossit de nuages du côté du sud, et un orage épouvantable s'appête à fondre sur la France ; ses plus belles provinces vont être ravagées.

Les Sarrasins, appelés par Moronte, gouverneur de Marseille, et favorisés par les seigneurs de Bourgogne, qui cherchaient à se rendre indépendants, parcoururent le pays comme un torrent dévastateur. Autun, emporté d'assaut, est dévasté et réduit en cendres le 22 août 731. Ces barbares portèrent un coup si terrible à cette grande ville, qu'elle ne s'en est jamais bien rele-

vée. Les Arabes, se divisant ensuite en plusieurs colonnes, se donnent rendez-vous sous les murs d'Auxerre. Ils traversent donc le Morvan en suivant les trois principales voies romaines qui le sillonnaient, et renversent tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage. Les villas de Lucenay, de Brazey, de Liernais, sont culbutées. Saulieu, attaqué brusquement, n'offre bientôt plus, ainsi que son abbaye, qu'un monceau de ruines.

Mais au milieu des décombres, gisait un trésor bien précieux, surtout à cette époque de foi : c'était le tombeau des apôtres du pays, qui échappa, comme par miracle, aux mains sacrilèges de ces barbares. C'est à la conservation des restes vénérés de Saint-Andoche, on ne peut en douter, que la ville, comme le monastère, dut l'avantage de sortir de nouveau de ses ruines. Sans les reliques de ce glorieux martyr, Saulieu, comme tant d'autres villes gallo-romaines, ne présenterait probablement qu'une masse informe de débris gisant sous terre ou dispersés par le soc de la charrue.

Après le sac de Saulieu, les barbares, poursuivant leur route, arrivèrent sur le territoire de la Roche-en-Brenil, où ils trouvèrent une bourgade gallo-romaine. qu'ils nivelèrent avec le sol ; elle ne sortit plus de dessous ses décombres. Puis ils se ruèrent sur Avallon. Sur la voie du centre, au lieu qu'occupe aujourd'hui Ouroux, se trouvait un horreum ou magasin de vivres et de fourrages, d'où est venu au pays son nom actuel ; les barbares le pillèrent et le brûlèrent, ainsi que l'attestent les couches de charbon, gisant çà et là, à un mètre au-dessous du sol. D'anciennes ruines gallo-romaines, découvertes autrefois dans le voisinage de Lormes, prouvent que, là aussi, ils exercèrent leur fureur.

Au sud, les ravages ne furent pas moins terribles. Un corps d'armée, formant la principale force des infidèles, monta au Beuvray, d'où il descendit sur l'établissement des Eaux-de-Nisiné, pilla la ville et y mit le feu. Les thermes, construits avec tant de soins et de dépenses, furent culbutés et ensevelis sous une épaisse couche de débris, dont ils n'ont été entièrement dégagés qu'en 1853.

Après l'éclatante victoire de Charles Martel sur les Arabes devant Poitiers, le vainqueur, pour récompenser ses leudes, qui l'avaient si puissamment secondé dans cette importante et glorieuse circonstance, leur distribua les biens des monastères renversés par les infidèles. Saint-Andoche de Saulieu, Saint-Martin d'Autun, Saint-Prix de Flavigny... perdirent ainsi presque toutes leurs possessions du Morvan ; mais Charlemagne, prince généreux et chrétien, rétablit le premier avec une magnificence vraiment royale, et lui restitua tous ses domaines ; aussi cette abbaye regarda toujours ce pieux monarque comme son véritable fondateur, et prit le titre d'église royale. Le clocher lui-même, surmonté d'un triple dôme, était destiné, par sa forme, à rappeler la triple couronne impériale.

A la mort de Charlemagne, son fils, Louis le Débonnaire, prince d'un excellent naturel, mais sans énergie, monta sur le trône. Son règne fut ex-

trêmement agité et tumultueux. Victime lui-même de son excessive bonté et de la mollesse de son caractère, il fut renfermé par ses propres enfants dans un obscur cachot, d'où il ne sortit que par un effet de la fidélité et du dévouement de Bernard, comte d'Autun, qu'appuyaient énergiquement ses vassaux de l'Autunois et du Morvan. Sa mort fut, en 840, le signal de nouveaux troubles et de plus grands malheurs. Ses fils dénaturés se firent, pour le partage de ses Etats, une guerre à outrance, qui se termina à Fontenoy par une bataille sanglante où cent mille Français se firent égorger pour la querelle de leurs princes. Dans le partage qui suivit, le Morvan fit partie des Etats de Charles le Chauve, 4e fils de Louis, et depuis empereur. Ce monarque rendit à l'abbaye de Saint-Martin d'Autun les terres de la Celle, de Commagny, de Sommant, de Verrières et autres.

Cependant les Normands, auxiliaires des princes aquitains, enhardis et favorisés par les discordes des enfants de Charles le Chauve, et par leur impuissance à les repousser à cause des guerres civiles, pénétrèrent dans l'intérieur de la France, et y commettent d'affreux ravages. Indigné de tant de brigandages, l'évêque d'Auxerre, à la tête de ses vassaux, et secondé par les seigneurs du pays, se met à leur poursuite et les atteint dans l'Avallonnais, où ils se livraient au pillage. Les troupes épiscopales les attaquent brusquement, les jettent dans les montagnes et les y suivent résolument.

Arrivés à Quarré-les-Tombes, où commencent les forêts du Haut-Morvan, les Normands furent contraints d'accepter le combat ; il fut terrible, car il resta six mille morts sur le champ de bataille. Bientôt forcés de lâcher le pied, les barbares se jettent dans la vallée de la Cure, passent cette rivière et arrivent sur les hauteurs de Chalaux, à l'est, où un nouveau combat achève la destruction de ces pillards. On raconte que des buissons d'épines crurent sur les fosses des infidèles, et que des tombes, envoyées du ciel, renfermèrent les corps des soldats chrétiens, morts pendant l'action. C'est ainsi que le peuple explique la présence, à Quarré, des nombreuses tombes qu'on y remarque et qui ont donné au pays son surnom.